

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	28 (1899)
Heft:	12
Rubrik:	Rapport général sur la question mise à l'étude par le comité de la Société fribourgeoise d'éducation pour la réunion de 1899, à Fribourg

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RAPPORT GÉNÉRAL
SUR LA
QUESTION MISE A L'ÉTUDE
PAR LE
Comité de la Société fribourgeoise d'éducation
POUR LA RÉUNION DE 1899, A FRIBOURG



**Quelle tendance faut-il donner à l'éducation de la jeune fille
en vue de la position sociale de la femme ?**

Cette question a été traitée dans trois rapports d'arrondissement et dans un certain nombre de travaux individuels. Ce sont :

1^{er} ARRONDISSEMENT

Les travaux de :

M ^{mes}	
Badoud, Anna, à Dompierre.	M ^{mes}
Collaud, Marguerite, à Montet.	Meuwly, Antonie, à Cheyres.
Duc, Joséphine, à Estavayer.	Mossbrugger, Angèle, à Saint-Aubin.
Jaccottet, Philomène, à Cheiry.	Rohrbasser, Léonie, à Estavayer.
Joie, Almyre, à Mannens.	

IV^e ARRONDISSEMENT — SECTION A

Rapport de M^{lle} Erath, résumant les travaux de :

M ^{lles}	
Bourqui, Bertha, à Fribourg.	M ^{lles}
Bossel, Louise,	Comte, Hedwige, à Fribourg. Daguet, Victorine »

M^{les}
Gremaud, Lucie, à Fribourg.
Karte, Maria, »
Koller, Maria, »
Mivelaz, Martine, »

M^{me}
Mooser, Louise, à Fribourg.
M^{les}
Overney, Marie, »
Pfanner, Aloysia, »

IV^e ARRONDISSEMENT — SECTION B

Rapport de M^{le} Michel, à Zénauvaz, résumant les compositions de :

M^{mes} RR. SS.
Couturier, Pacifique, à Estavayer-le-Gibloux.
Ducotterd, Agathe, à Marly.
Favre, Sophie, à Treyvaux.
Fischer, Alma, à Cottens.
Gschwend, Lucienne, à Cottens.
Margueron, Germaine, à Ependes.
Prommaz, Lætitia, à Estavayer-le-Gibloux.
Seyboz, Angèle, à Wallenried.
Seydoux, Nicoline, à Cottens.
Vulpillier, Eusèbe, à Farvagny.
Webel, Vérène, à Marly.
Wicht, Gervaise, à Noréaz.
Zemp, Marie-Louise, à Treyvaux.
Zürcher, Marie-Louise, à Prez.
M^{lle}
Æbischer, Anna, à Cottens.

M^{les}
Andrey, Rose, à Grolley.
Butty, Jeanne, à Corminbœuf.
Carrel, Marie, à Villarepos.
Marchon, Philomène, à Vuisternens.
Mauroux, Caroline, à Avry-sur-Matran.
Monney, Augustine, à Ecuvil-lens.
Plancherel, Eulalie, à Zénauvaz.
Rime, Elise, à Rossens.
Warpelin, Eugénie, à Praroman.
MM.
Brunisholz, à Rueyres-Saint-Laurent.
Gremaud, à Villarlod.
Fisch, à Cormérod.
Pilloud, à Vuisternens.

V^e ARRONDISSEMENT

Les travaux de :

M^{mes}
Barbey, Marie, à Vuisternens.
Bavaud, Alphonsine, à Châtonnaye.
Bavaud, Augusta, à Middes.
Borghini, Louise, à Romont.
Démataz, Léonie, à Mézières.
Fragnière, Marie, à Villaz-Saint-Pierre.
Jaquier, Ursule, à Vauderens.
Menoud, Marguerite, à La Joux.
Pittet, Sophie, à Le Saulgy.
Seydoux, Hedwige, au Châtelard.
Pichonnaz, Marie, à Blessens.
M.
Barbey, Bruno, à Esmonts.

MM.
Brasey, Lucien, à Ecublens.
Bochud, Emile, à Billens.
Crausaz, Pierre, à Lieffrens.
Dessarzin, Philippe, à Villarsiviriaux.
Gendre, Edouard, à Grangettes.
Gobet, Louis, à Ursy.
Jaquier, Antoine, à Promasens.
Magne, Joseph, à Montet.
Pittet, Placide, à Estévenens.
Rey, Augustin, à Middes.
Terrapon, Isidore, à Prez-vers-Sivirieix.
Tinguely, Bruno, à Torny-le-Grand.

COMPLÉMENT DE LA PAGE 2

V^e ARRONDISSEMENT

Rapporteur d'arrondissement : M^{lle} Pasquier.

Ont traité la question :

MM.
Baudère, à Gumevens.
Bovet, à Morlon.
Demierre, à Bulle.
Gendre, à Villarvolard.
Magnin, à Vuadens.
Pasquier, à Gruyères.
Plancherel, à Vuadens.
Vesin, à Bulle.
Verdon, à Bulle.
MM^{lles}
Ansermet, à Sorens.
Chollet, à Albeuve.
Dousse, à Echarlens.

M^{lles}
Dousse, à Marsens.
Glasson, à Bulle.
Godel, à Sorens.
Gobet, à Montbovon.
Jacquet, à Bulle.
Meuwly, à Bulle
Perret, à Bulle.
Pégaitaz E., à Vuadens.
» J., »
» A., »
Vionnet M., à Vaulruz.
» M., »

— — —

VII^e ARRONDISSEMENT

Un rapport résumant les travaux de :

M ^{mes} RR. SS.	M ^{me} R. S.
Burnard, Pacifique, à Porsel.	Mugnier, Marie-Jeanne, Le Crêt.
Coppi, Antoinette, à Semsales.	M ^{mes}
Decaillet, Dionysia, à Vuarat.	Boiston, Philomène, à Châtel.
Frésard, Sigisberte, à Semsales.	Daf'lon, Marguerite, à Prayoud.
Grandjean, M. Bruno, à Sem-	Dervey, Julie, à Pont.
sales.	Genoud, Julie, à Le Jordil.
Michel, Marie Lucie, à Atta-	Python, Aurélie, à La Rougève.
lens.	Ruffieux, Elise, à Besencens.

Mes meilleurs remerciements aux rapporteurs d'arrondissements pour les travaux qui m'ont été envoyés et qui ont facilité ma tâche dans une certaine mesure.

Quelques auteurs de travaux individuels ont traité le sujet avec succès ; d'autres ont cru le traiter, et je leur suis encore redevable en ce sens qu'ils m'ont inspiré ce qu'il ne fallait pas dire ; d'autres, enfin, s'écartaient totalement du thème donné, et, à ceux-là, malgré la meilleure volonté du monde, je ne sais quelle part leur attribuer.

*Quelle tendance faut-il donner à l'éducation de la jeune fille
en vue de la position sociale de la femme ?*

Mais, d'abord, quelle sera cette position sociale de la femme ? Cette question préalable si simple, semble-t-il, à résoudre, a été bien souvent débattue et controversée, et non pas toujours sans orages.

Toutes nos collaboratrices l'ont résolue dans le même sens. La jeune fille, disent-elles, est créée pour la vie de famille, pour le foyer domestique, dont elle est l'âme et l'ornement.

Dès les premières années, on remarque des différences très sensibles entre le caractère des petits garçons et celui des petites filles, entre les dispositions naturelles et les occupations préférées des uns ou des autres.

Les garçons aiment les chevaux, le fouet, le tambour, la lutte, en un mot, tous les jeux bruyants. Les petites filles préfèrent les jeux calmes, ceux qui leur permettent de satisfaire leur goût inné par les travaux du ménage, la toilette, la conversation. Un petit garçon ne sait pas s'amuser tout seul, tandis que la fillette restera des heures entières en tête-à-tête avec sa poupée, à l'habiller, puis la déshabiller, ou à imiter les travaux du ménage, de la cuisine, les conversations du salon ou les leçons de l'école.

Les inclinations douces, les jeux calmes, les tendances aux travaux de la maison, les sollicitudes pour les jeunes enfants sont le partage des petites filles et se décèlent dès les premières années.

En soignant sa poupée avec une sollicitude si vive, que fait la petite fille, si ce n'est satisfaire le goût qui lui fait deviner sa destinée future? En préparant, à l'aide de ces petits ménages que l'on fait aujourd'hui si charmants, de véritables festins, que l'on ne manque jamais de trouver délicieux, que fait-elle, si ce n'est obéir à cette tendance naturelle qui lui fait pressentir les occupations qui l'attendent plus tard.

C'est un certain penchant naturel, c'est l'esprit d'imitation, c'est la force de l'exemple, qui poussent la petite fille à imiter les travaux, les occupations de sa mère. La mère est donc tout naturellement, la première éducatrice de l'enfant. Nulle ne saurait la remplacer. C'est à elle qu'incombe le devoir de profiter des dispositions de la petite fille pour développer en elle, de bonne heure, le goût des humbles travaux du ménage. Cette éducation du ménage, éducation pratique par excellence, commencée au foyer, sous le regard vigilant de la mère, sera continuée par l'école, qui doit la diriger dans le même sens et cela jusqu'à la fin des études.

Bien des mères, hélas! ne sont pas à la hauteur de leur noble mission. Il en est peu, heureusement, qui vont à l'encontre de ce qu'on devrait attendre d'elles. Il en est davantage qui montrent pour l'éducation de leurs enfants une indifférence coupable, et c'est un grand malheur. Pauvres petites plantes délaissées! Pauvres enfants! L'institutrice parviendra-t-elle jamais avec le peu de temps dont elle dispose, et les exigences du programme, à remplacer l'enseignement maternel? Impossible! Il existera toujours des lacunes profondes dans l'éducation des jeunes filles qui ont été privées des leçons d'une mère vraiment digne de ce nom.

Il y a, sur ce sujet, un mot profond de Napoléon : « L'avenir des enfants est l'ouvrage de la mère! » N'est-ce pas elle, en effet, qui les familiarise avec les habitudes d'ordre et de travail, avec les manières polies et modestes, dont elle leur donne constamment l'exemple? N'est-ce pas elle qui guide les premiers pas de l'enfant, qui développe ses facultés naissantes, qui réprime ses petits défauts, qui lui fait aimer le vrai, le beau, le bien. Heureuse la jeune fille qui possède une bonne mère! Elle acquerra sans peine, dès le jeune âge, les connaissances et les qualités qui lui seront nécessaires pour remplir, plus tard, la mission d'épouse et de mère, dont elle sera chargée à son tour, si elle ne choisit la voie parfaite qui n'est le partage que du petit nombre.

Oui, la jeune fille, un jour, sera épouse et mère. C'est là sa vocation la plus ordinaire. Que de paroles éloquentes, que d'idées profondes dans les travaux des rapporteurs sur la grandeur, la noblesse, l'importance et les difficultés de cette double mission! Ces idées, longuement développées, peut-être un peu au détriment de la partie essentielle, pratique, des moyens à employer pour mettre la jeune fille en état de

remplir ses futurs devoirs, sont toutes contenues dans cette page charmante d'un auteur contemporain qui peint admirablement le rôle de la femme au foyer domestique.

« De la femme dépendent la prospérité intérieure, la santé des enfants, le bien-être du mari. Elle s'occupe du beau comme du bon, car l'arrangement de sa demeure est comme une œuvre d'art qu'elle crée et renouvelle chaque jour. La bonne femme de ménage a besoin de toutes les qualités féminines, l'ordre, la finesse, la bonté, la vigilance, la douceur. Elle répare les fortunes ébranlées ; elle sait transformer l'aisance en richesse, le strict nécessaire en aisance. Elle gouverne enfin, elle gouverne pour sauver, et son empire est plus réel que celui des ministres et des rois... »

... La femme de ménage tient, pour ainsi dire, dans sa main, chacun des habitants qui animent et chacun des objets qui composent son empire. Elle exile de sa maison les paroles grossières, les actes violents ; elle améliore ses serviteurs comme ses enfants, et nul n'est frappé d'une souffrance qu'elle ne lui vienne en aide. Par elle, les meubles sont toujours propres, le linge toujours blanc. Son esprit remplit cette demeure, la façonne à son gré, et rien ne manque à ce gouvernement domestique, pas même le charme idéal.

Qui de nous, passant le soir dans un village, devant quelque demeure de paysans, et apercevant à travers les vitres le foyer flambant, le couvert mis sur une nappe rude, mais sans tache, et la soupe fumante sur la table, n'a point pensé, avec une sorte d'attendrissement que j'appellerai poétique, à ce pauvre ouvrier, bientôt de retour, qui, après un long jour employé à remuer la terre ou le plâtre et à frissonner sous la pluie, allait rentrer dans cette petite chambre si nette et reposer ses yeux et son cœur fatigués de tant de travaux rebutants ? Peut-être ne se rend il pas compte de ce sentiment de bien-être, mais il l'éprouve. L'homme de pensée lui-même, après de longues et arides méditations, ne trouve-t-il pas une sorte de repos qu'il idéalise dans la vue des occupations ménagères. »

A ce tableau si frais, si reposant et si poétique, ajoutons quelques considérations toutes pratiques sur la mission de la femme, sur son importance dans les ménages simples, dans les familles populaires, existence réservée à la majorité de nos élèves. C'est là surtout que l'influence de la femme est immense.

Quand on réfléchit tant soit peu, qu'on se met à la place de ces femmes, de ces braves mères de famille, qu'on les suit dans leur journée si occupée et qu'on observe tout ce qu'elles parviennent à exécuter, la prière dite et la petite toilette achevée, le ménage promptement rangé, toutes les choses à leur place, nettes, propres et luisantes ; les repas du mari, parfois des ouvriers, apprêtés à l'heure ; le mari, les enfants, toujours vêtus proprement ; le linge parfaitement tenu, en un mot, rien en souffrance dans la maison, et tout cela sans le

secours d'aucune main étrangère, on trouve cette activité tout simplement admirable, et la femme qui agit et travaille ainsi doit avoir dans son âme, dans son cœur, dans sa conscience, de véritables trésors. Elle les a, parce que Dieu lui en a donné le germe, sans doute, mais nécessairement aussi parce qu'une bonne éducation et de bonnes habitudes, contractées dès l'enfance, sous la conduite d'une excellente mère, d'une institutrice dévouée, les ont développés et conservés.

Voilà la femme de ménage vraiment digne de ce nom, celle qui a été élevée dans la connaissance et l'amour de ses humbles devoirs.

Comparons maintenant cette femme modèle à la femme élevée à l'encontre de sa mission. Dans sa jeunesse on ne l'a pas formée au travail, à l'ordre, à l'économie, à l'activité. Elle craint la peine; elle ne sait pas employer son temps; elle laisse les minutes, les heures lui glisser entre les doigts, et chez elle rien ne se fait; elle ne vient pas à bout de tenir son ménage. Il lui faut une domestique, dont l'entretien absorbe les petits profits du métier ou du commerce.

Les habits, le linge, non réparés, s'en vont; parfois, lorsque cela est tout à fait indispensable, elle fait venir des ouvrières, nouvelle dépense qui, répétée souvent, ouvre une brèche considérable dans le modeste budget. Que serait-ce, si cette femme avait, en outre, des prétentions mondaines, si elle aimait la toilette, les visites, le bavardage! Ce seraient les dettes, le déclin de la maison jusqu'à la ruine complète, lors même que le mari serait le meilleur ouvrier et le plus honnête homme du monde. Ce serait ensuite le mécontentement habituel du mari, les plaintes, les querelles, la noire discorde.

Avec une autre femme, ce ménage aurait pu prospérer; avec celle-ci, il n'est arrivé qu'à la misère.

Avant de clore ce chapitre préliminaire, déjà bien long, qu'on me permette encore une petite digression, une simple question exprimée dans un travail : Est-il bon, est-il avantageux, que la femme abandonne son ménage pour s'occuper d'un emploi qui lui permette de coopérer avec son époux à l'entretien de la famille?

Une de nos collaboratrices y répond avec infiniment de bon sens : « Que l'épouse, que la mère, soit laissée à son foyer! Que, sous aucun prétexte, on ne l'en éloigne! Elle contribuera beaucoup plus au bien-être des siens par son activité, son économie, l'emploi intelligent des ressources, la tenue soignée de son ménage, que par l'apport d'un gain bien modeste et souvent illusoire, péniblement gagné au détriment de sa santé et des intérêts les plus chers de sa famille. »

Le profit, si profit il y a, n'est pas grand d'ailleurs, car le gain obtenu par la femme passe souvent, en grande partie, dans les mains mercenaires que l'on a dû employer pour exécuter les travaux du ménage.

La mission de la femme nettement déterminée, laissons parler un peu le féminisme contemporain ; écoutons quelques instants ses égayantes revendications, ses éloquentes dithyrambes contre l'humble sort échu en partage aux pauvres femmes ! Eh oui ! elles rêvent, ces dames, de droits égaux à ceux de l'homme ; elles veulent forcer les portes jusqu'ici si bien fermées de la science et même aborder la politique, ne vous déplaise !

Pourquoi donc n'y aurait-il pas des femmes avocats, des femmes docteurs, — passe encore pour celles-là, — des femmes savantes ? s'écrient-elles.

On se plaint de ne plus trouver de grandes intelligences, capables de sublimes conceptions, mais nous voilà ! Une infinité d'idées profondes se pressent dans notre cerveau. Laissez-nous seulement, faire et nous régénérerons le monde, qui en a grand besoin ! Et pourquoi, je vous prie, ne serait-ce pas le mari qui préparerait le pot-au-feu et qui exercerait la haute surveillance sur les enfants ?....

Ainsi, mesdames, vous voulez intervertir les rôles ? Votre intelligence est donc bien supérieure, et votre œil profond sait, sans doute, lire dans les phénomènes de la nature et en découvrir les lois ? Mais serait-il peut-être trop indiscret de vous demander dans quelles sciences vous avez particulièrement brillé ? Est-ce la physique ? On peut parcourir tous les traités de physique du monde sans découvrir le nom d'une physicienne ? C'est donc que vous vous retranchez sur la chimie ? C'est la philosophie, ce sont les mathématiques qui vous attirent ; vous aimez les abstractions et volontiers vous vivez dans l'éther azuré ! Ah ! s'il ne s'agissait que de vivre dans l'éther ! On cite bien quelques femmes philosophes, mais l'histoire, toujours impartiale, nous dit que ce furent les plus misérables philosophes qui se puissent imaginer. Hélas ! il faut en prendre votre parti, mesdames. Le philosophe vous regarde de haut et le mathématicien se détourne de vous avec dédain. Que vous reste-t-il donc ? Peut-être pourriez-vous tâter de la politique ? Comme vous feriez bien au barreau, à la tribune ! Comme vous foudroieriez la foule des éclats de votre éloquence ! Mais, ici encore, le monde — il faut qu'il soit bien injuste et rempli de préventions stupides ! — se rit de vos revendications. Décidément, vous n'êtes pas comprises, mesdames. Mais cette erreur est si profondément enracinée, hélas ! cette injustice dure depuis si longtemps, que, selon toute apparence, elle se prolongera jusqu'à la consommation des siècles.

Vous vous consolerez en employant cette noble ardeur à la prospérité de votre famille et au bien-être de votre époux.

Il me semble entendre les protestations indignées de quelques partisans de ce système : elles m'accusent de tirer avec fureur sur mon camp. Comment me croire capable d'une semblable perfidie ? Je vais leur prouver, qu'au contraire,

ce que je cherche, c'est l'honneur vrai et bien compris de notre sexe.

— Vous refusez à la femme une belle intelligence, me dit-on.

Ai-je bien dit cela ? Avez-vous pu le comprendre ? Non, la femme peut avoir une magnifique intelligence, et, si on la développe, on peut lui faire produire des fruits admirables.

Jamais l'esprit d'une femme ne sera trop bien meublé. Qu'on lui fasse connaître mille choses diverses, qu'on alimente sa soif de savoir. Elle n'en saura jamais trop pour faire face plus tard à ses multiples devoirs. Mais qu'elle n'aille pas non plus se hausser à des prétentions insensées ; qu'elle ne veuille pas voler à des hauteurs inabordables pour elle.

La femme est plutôt un être d'imagination et de sensibilité. Son esprit — c'est là un fait d'expérience, et quelque dépit que nous en puissions ressentir, il faut bien en convenir — ne peut pas monter aussi haut que celui d'un homme. Allez demander à une femme de faire abstraction de tout, de tout voir par l'œil froid de la raison, elle ne le pourra pas, parce que dans toutes ses pensées, elle met un peu de son imagination et de son cœur.

Qu'on ne vienne donc plus parler des hauteurs de la science pour la femme. Il y a tant d'autres voies ouvertes devant elle, et, en cherchant à la détourner de ce travers, je n'ai qu'un but : la sauver du ridicule au devant duquel elle court comme à plaisir et la ramener dans le sentier du devoir qu'elle délaissait.

La famille, que deviendrait-elle, dans un pareil état de choses ? Le mari serait délaissé, les enfants abandonnés à des mains étrangères. Ce serait la ruine de tout ordre établi, et il est vraiment étrange que ces belles intelligences qui proclament l'émancipation des femmes n'en aperçoivent pas les difficultés insurmontables et les suites funestes.

Non, le plus grand honneur d'une femme, c'est de remplir son devoir comme épouse et comme mère. Elle n'aura jamais trop d'intelligence et de cœur pour adoucir les peines de son époux, lui rendre la vie douce et agréable, faire prospérer ses affaires, et surtout éléver sagement ses enfants.

C'est là la vocation générale des femmes. Mais, la suivent-elles toutes ? Les statistiques sont là qui affirment le contraire. En effet, il se présente des circonstances — et nombreuses — où la femme doit s'engager dans un chemin différent. Pour soutenir sa pauvre mère dont elle est restée l'unique appui, pour adoucir la misère d'un père infirme et malheureux, pour bien d'autres raisons dont on a le grand tort de rire sans les connaître, une jeune fille, refoulant les aspirations de son cœur, n'écouterà que la grande voix du devoir. Et sa vie se passera sans qu'elle connaisse jamais les douceurs d'un foyer, sans que jamais le bras ferme d'un époux la guide et la soutienne pour traverser la vie. A cette femme, dont l'existence sera un dévouement admirable et un long sacrifice, il faut une

éducation particulière, afin d'alléger autant que possible, le lourd fardeau qu'elle a si vaillamment chargé sur ses frêles épaules.

Les difficultés toujours croissantes de l'existence, l'encombrement des carrières et cette lutte intense pour la vie qui, dans notre siècle, est plus terrible que jamais, donnent à cette question une grande actualité, mais comme il n'appartient pas à l'institutrice de la trancher, et que, en outre, l'unique objet de ce travail est la vocation commune et ordinaire de la femme, nous nous bornerons à quelques brèves considérations.

Pour cette femme, qui sera obligée de vivre de son travail, il faut, après l'école primaire, une éducation toute professionnelle : il faut la pousser vers un état qui lui permette de gagner sa vie ; il faut favoriser par tous les moyens possibles, ses efforts pour occuper une position lucrative. Le féminisme, compris dans ce sens, est juste, et ses revendications méritent d'être écoutées. Oui ! qu'on se préoccupe sérieusement de donner à la femme célibataire accès à des carrières honorables, qu'on accueille ses justes prétentions ; elle a le droit de vivre et puisque sa vie est, en général, une vie d'abnégation et de dévouement, ne faut-il pas lui venir en aide ? Ne serait-ce pas là une œuvre belle et utile entre toutes ?

Cette petite digression close, revenons à nos moutons, c'est-à-dire à la jeune fille élevée en vue du foyer domestique. D'ailleurs, qu'elle se marie ou non, son éducation première doit être dirigée dans le même esprit.

Le but, dans cette éducation, sera un but surtout pratique. L'institutrice s'efforcera de rendre la jeune fille apte à remplir au mieux ses futurs devoirs.

Pour les bien remplir, la jeune fille doit :

- 1^o Jouir d'une bonne santé ;
- 2^o Avoir un esprit orné des connaissances générales qui sont le développement nécessaire des facultés humaines ;
- 3^o Avoir acquis les connaissances pratiques spéciales à son rôle de femme de ménage ;
- 4^o Etre formée à l'ordre, à la propreté et à l'économie ;
- 5^o Avoir une imagination bien réglée et un jugement sain ;
- 6^o Posséder les qualités du cœur nécessaires au charme et au bonheur du foyer.

I. Education physique.

La santé est le plus précieux des biens terrestres. Sans elle, on ne peut rien accomplir de bon et de bien ici-bas dans le domaine matériel.

Cultivez à l'excès les facultés intellectuelles de la jeune fille, remplissez son esprit des plus belles connaissances, tout cela

n'est rien sans la santé. A quoi serviront-elles, ces belles connaissances, si le corps est incapable d'exécuter ce que l'esprit décide, ce que commande la volonté et ce qu'exige le devoir ?

L'œuvre de l'éducation embrasse tout. L'homme n'est pas un ange, un pur esprit : c'est une âme unie à des organes.

« Et l'éducation, dit Mgr Dupanloup, dont on ne saurait assez citer l'expérience dans le travail qui nous occupe, l'éducation, ou si vous l'aimez mieux, l'entretien et le perfectionnement de ces organes, par les soins physiques, sont, pour les instituteurs de la jeunesse comme pour les parents, un devoir essentiel. Il faut faire marcher ces deux choses parallèlement et donner au corps et à l'âme tous les soins que leurs besoins spéciaux réclament. Sans cette harmonie de l'éducation morale et de l'éducation physique, n'en doutez pas, l'œuvre serait incomplète et manquée. »

De nos jours, des règlements nombreux, des lois pleines de sagesse et des travaux considérables témoignent assez de la sollicitude des gouvernements pour cette importante question. Il semble que négliger une branche si indispensable, c'est c'est faillir au devoir de l'éducation.

La jeune fille, frêle et délicate beaucoup plus que le jeune garçon, est bien moins que lui capable de supporter des études suivies. C'est pourquoi il est nécessaire de venir au secours de sa faiblesse naturelle par des soins hygiéniques et des exercices physiques bien entendus.

Une partie des soins hygiéniques, la plus importante, concerne l'Autorité, comme l'emplacement de la maison d'école, l'aménagement des bâtiments, la ventilation, le chauffage, l'éclairage, le mobilier scolaire. L'Etat qui, chez nous, rend l'instruction gratuite et obligatoire, s'efforce d'assurer aux enfants toutes les conditions désirables pour un développement complet. Il les place dans un milieu à la fois salutaire pour leur intelligence et pour leur corps, et veille à ce que rien, dans les programmes et dans les lieux consacrés à l'étude, ne porte préjudice à l'harmonie de leur constitution.

Je n'examinerai pas si nos établissements scolaires répondent aux exigences de l'hygiène et aux prescriptions réglementaires fixées par l'Autorité cantonale. Beaucoup, sans doute, laissent quelque peu à désirer ; mais, enfin, reconnaissons-le, bien des améliorations ont été introduites, bien des travaux exécutés. Avec le temps, il est à espérer que toutes les défectuosités qui subsistent encore, disparaîtront. Tous les progrès ne peuvent être réalisés en un jour.

Si une partie des soins hygiéniques revient aux autorités, une autre partie dépend du zèle et de l'initiative de l'institutrice.

D'abord elle aura soin que rien dans la classe ne puisse nuire à la santé des enfants. Elle exigera de leur part une propreté

constante et les préservera, autant qu'il est en son pouvoir, des maladies scolaires. La malpropreté des vêtements est une grande cause d'insalubrité dans les classes, cause assez difficile souvent à écarter, car il faut lutter autant contre l'incurie des parents que contre la négligence des enfants.

Il est des familles si misérables ! peut-on objecter. Mais avec de l'eau et les soins diligents d'une mère, une robe peut se présenter longtemps dans un état convenable. D'un autre côté, que de mérites acquerrait l'institutrice, si elle cherchait à intéresser quelques personnes charitables en faveur de ces pauvrettes qu'on voit parfois venir en classe vêtues si légèrement pendant l'hiver, grelottant sous les étreintes du froid !

Il faut veiller aussi à ce que, pendant la classe, l'enfant ne soit pas placée dans des conditions défavorables à la santé, qu'elle conserve une bonne attitude.

« Il faudrait exiger, dit M^{me} de Maintenon, que les enfants se tressent toujours bien droites, en classe, à l'étude, en écrivant, en lisant ; c'est là un point très important qui doit être l'objet d'une surveillance incessante ; pourquoi les maîtresses n'en feraient-elles pas une condition spéciale de bons et de mauvais points ? Les élèves en sentirraient mieux l'importance. »

Ne laissons pas l'esprit de l'enfant constamment tendu. L'étude est aride et il faut à l'élève quelques oasis où elle puisse réparer ses forces, reposer ses nerfs et donner libre cours à sa vivacité. Le règlement scolaire, en prescrivant une récréation au milieu de la classe, a compris ce besoin. Pendant que l'air de la salle se renouvelle, les esprits se détendent, les pensées prennent un tour plus agréable et les corps se délassent.

Par ces moyens, la jeune fille grandira plus saine et plus robuste. Mais il faut encore qu'elle connaisse elle-même les principales règles de l'hygiène afin que, plus tard, elle puisse s'en servir pour le plus grand bien de sa famille.

Aussi l'institutrice donnera à ses élèves, spécialement dans les leçons d'économie domestique, des principes salutaires, des notions claires et simples, sur l'air, les habitations, l'alimentation, les soins corporels, les accidents, et elle ne négligera rien pour rendre, sous ce rapport, leur éducation aussi complète que possible.

II. Instruction générale.

Pour bien remplir sa future mission, la jeune fille doit posséder une instruction suffisante.

Les charmes de la femme sont éphémères comme la beauté de la fleur ; il faut donc que son mari l'estime plus pour les qualités de l'esprit et du cœur que pour ces vains avantages.

Si, par exemple, dans les classes élevées, la femme ne sait pas s'intéresser aux travaux, aux idées de son époux, si elle est, par suite d'une éducation insuffisante, incapable de le comprendre, alors, peu à peu, fatalement, le mari la regardera comme inférieure ; il prendra l'habitude de se renfermer en lui-même, ou peut-être désertera-t-il le foyer pour trouver ailleurs des esprits qui le comprennent, car l'homme est ainsi fait qu'il aime à penser haut. Son bonheur, c'est de rencontrer des oreilles qui écoutent ou semblent écouter avec plaisir ses pensées plus ou moins sublimes. Son ambition, c'est de les voir comprises et approuvées. Il serait cruel vraiment de le priver de ce plaisir !

Je sais bien que la femme n'aura pas toujours à s'associer aux pensées de son mari, soit que ce mari n'ait peut-être point d'idées — et c'est un phénomène qui se peut rencontrer ! — soit que ces idées soient d'un ordre tout à fait élevé, soit que, peu communicatif, il ne se soucie pas de faire connaître ce qu'il pense.

Mais ne nous laissons pas abuser ; rendre la femme capable de s'associer aux idées, et, dans une certaine mesure, aux travaux de son mari, c'est un but de l'instruction, mais non le plus important ni le plus fréquent.

Les devoirs de la majeure partie des maîtresses de maison sont si complexes qu'il lui est impossible de s'en acquitter d'une façon satisfaisante sans un bon fonds d'instruction, oui, absolument impossible.

Il faut d'abord que la jeune fille acquière ces connaissances générales qui lui seront utiles dans la vie, quelle que soit sa position future. Ensuite, quand son intelligence aura été défrichée, quand on lui aura donné le goût et l'amour de l'étude, en lui aplaniissant les premières difficultés, plus tard elle pourra compléter elle-même le bagage de ses connaissances.

Mais en quoi consistera ce fonds de connaissances générales ?

Voulant surtout être pratique, en parlant d'une tendance pratique à donner à l'éducation des jeunes filles, il n'est pas difficile de répondre à cette question.

Ces connaissances générales exigées sont, pour le côté purement intellectuel, celles que l'on donne à l'école primaire.

Souvent les jeunes filles ne reçoivent pas d'autre instruction. C'est pourquoi il faut s'efforcer de la rendre aussi complète que possible. Toutes les branches du programme sont importantes.

Le calcul, dont le but est double. D'abord amener l'enfant à réfléchir : il faut bien mettre un peu de plomb dans ces têtes folâtres. Puis, dans la vie n'aura-t-elle pas constamment besoin d'arithmétique. Si elle ne s'habitue pas à faire des calculs exacts, si elle n'avait aucune idée des chiffres, comment plus tard tiendrait-elle sa comptabilité de ménagère ? L'ordre ne régnera jamais dans une famille où l'on dépense sans

compter. Les jeunes filles éprouvent généralement une naturelle aversion pour les chiffres. Cependant, avec la méthode bien graduée que l'on introduit actuellement, quelques procédés ingénieux, il est facile de vaincre cette répugnance et même de faire aimer le calcul à l'enfant.

La géographie et l'histoire, quoique de moindre importance, ne sont pas non plus à négliger. Ne faut-il pas que la jeune fille connaisse la configuration de la terre, qu'elle possède quelques notions fondamentales, afin de ne pas commettre des erreurs par trop grossières ? Et la géographie de son pays, pourrait-elle l'ignorer sans honte ?

L'histoire a bien aussi son importance. Les principaux faits, les personnages illustres de son pays, la jeune fille doit les connaître. Et plus tard, la mère voudra-t-elle à la fois instruire son petit enfant et lui inspirer l'amour de son pays, au lieu de l'amuser par des contes de fées et autres sottises, qui lui fausseraient l'esprit, elle pourra puiser dans l'histoire religieuse et dans l'histoire nationale de beaux exemples qui édifieront son enfant.

L'histoire, pour une institutrice zélée, peut et doit être en même temps une leçon de morale. Elle montrera sous leur plus beau jour ces intéressantes figures de nos héros qui attachent et attirent.

La composition est encore bien plus importante que le géographie et l'histoire. La jeune fille qui n'apprend pas, sur les bancs de l'école, à parler et à écrire correctement, ne le saura probablement jamais.

Il serait oiseux dans ce travail de s'étendre davantage sur l'enseignement de ces branches. Des pédagogues distingués s'en sont occupés. Ils nous ont fourni des préceptes excellents. Nous n'avons qu'à en profiter. « Le Guide du Maître » n'est-il pas entre toutes les mains, ses directions dans toutes les mémoires, et ne trouvons-nous pas dans ce précieux recueil, les indications les plus précises, les plus logiques et en même temps les plus simples pour l'enseignement de chaque branche.

Quant à la somme d'instruction à donner, elle est déterminée très nettement par nos programmes. D'aucuns trouvent ces programmes trop chargés. Mais, en vérité, on ne voit guère ce qu'on pourrait en retrancher sans inconvenient. Toutes les branches qui figurent au programme ont leur raison d'être, et la suppression de la moindre d'entre elles laisserait dans l'instruction une lacune regrettable.

Enseignons-les donc toutes avec le même zèle, nous inspirant de l'esprit de nos pédagogues, employant la méthode socratique si favorable au développement de l'intelligence et faisant la part bien large à l'intuition. De cette façon, la jeune fille quittera l'école, en meilleur état de faire face à l'avenir qui l'attend, quel qu'il soit. Mais combien il est à désirer qu'elle soit perfectionnée encore, cette instruction élémentaire ! On

ne saurait assez recommander, à toutes les jeunes filles qui en ont la possibilité, de fréquenter encore une école supérieure, où leur horizon s'agrandira, où leur esprit se polira, se meublera des connaissances les plus utiles et les plus variées. Et cela, aussi en prévision de l'avenir. Peut-on savoir quels malheurs nous sont réservés, quelles catastrophes soudaines fondront sur nous ? Que le ressource, alors, d'avoir « plusieurs cordes à son arc ! »

III. Connaissances pratiques.

Il est, pour la femme, une chose plus importante que l'histoire, la géographie, les sciences ; une chose sans laquelle un ménage ne pourra prospérer, une chose que l'éducation doit absolument donner à la jeune fille ; c'est la connaissance des moyens pratiques de diriger son futur ménage.

Ce côté de l'éducation est d'une nécessité incontestée et l'on ne saurait y apporter trop de soins.

La jeune fille peut ignorer, sans grand malheur, où se trouve Bombay, n'avoir pas une idée bien précise du héros Léonidas, mais ne pas savoir préparer une soupe, apprêter des aliments sains, exécuter les divers travaux du ménage, sans recourir à des mains mercenaires, voilà ce qui est funeste et désastreux pour la famille, voilà le malheur et la ruine des ménages.

Qu'on ne dise pas que dans les familles riches ou simplement aisées, la femme n'a pas à s'occuper de ces soins domestiques. Les familles modestes sont de beaucoup les plus nombreuses, et c'est de celles-là surtout que nous avons à nous occuper. Qui peut d'ailleurs prévoir l'avenir ? Les familles les plus opulentes peuvent tomber dans la gène par des revers de fortune imprévus. Et comment la mère de famille riche commanderait-elle à ses domestiques, si elle n'a pas la moindre idée des soins du ménage ! Comment les surveillerait-elle, comment s'assurerait-elle qu'ils s'acquittent bien de leurs fonctions ? Elle serait bientôt tournée en dérision et fort mal servie, sans parler du gaspillage qui serait à l'ordre du jour.

Ainsi, c'est un fait établi, pour que la famille soit prospère, il faut que la mère connaisse ces nombreux travaux qu'elle devra exécuter journellement ou qu'elle devra du moins surveiller. Que fera-t-elle, grand Dieu ! si elle ne sait pas accommoder les aliments les plus simples ? Voyez cette jeune épouse. Son mari est au travail. Bientôt il va venir pour réparer, par une nourriture saine et fortifiante, ses forces épuisées. La jeune femme s'agitte devant ses poèles et ses casseroles. Ce n'est pas le courage qui lui manque, oh non ! ce n'est pas la bonne volonté de préparer quelque chose d'exquis mais c'est la science, hélas ! qui fait défaut... ce sont les notions élémentaires...

Elle essaye donc, rarement heureuse dans ses tentatives, et les réactions qui s'opèrent dans sa casserole, toutes différentes de ce qu'elle attendait, la remplissent de colère, de stupeur et d'effroi. Eperdue, elle ne sait comment prévenir un désastre ; elle court, elle s'agit, elle invoque les saints, qui ont assez affaire sans venir opérer des miracles au fond d'une poêle à frire. Peut-être faudrait-il de l'eau ? un peu de beurre ne nuirait pas ?... Mais on dirait que le rôti est brûlé ?... Il l'est !... ô désespoir !

Et le mari vient, et la chère qu'on lui sert est bien maigre. Peut-être trouvera-t-il encore le courage de sourire, mais le plus prudent, jeunes épouses, serait encore de ne pas vous y fier et de ne pas renouveler trop souvent ces tentatives imprudentes. Le sourire a bientôt fait de se transformer en grimace, et la grimace, ma foi... Mais profitez de l'exemple et apprenez à bien cuisiner.

Il en est de même pour le repassage, la coupe des vêtements et ces mille choses d'un besoin journalier. Il faut en faire l'apprentissage comme de l'art culinaire.

Sans doute, on peut confier tous ces travaux à une ouvrière. Mais la dépense ? Ne sera-t-elle pas bien considérable pour un ménage modeste ? Ne serait-il pas préférable d'économiser pour les mauvais jours qui ne sont que trop nombreux dans le cours de la vie.

Longtemps, chose étrange, on a négligé ce côté tout pratique de l'éducation de la femme.

Il y a quelques années, grâce à l'heureuse initiative d'apôtres du progrès, qui n'ont pas craint de rejeter la routine pour la remplacer par des méthodes pratiques et avantageuses, pleines de promesses pour l'avenir, des cours de coupe, de repassage et de cuisine ont été installés dans une école de notre ville. Comme c'est bien comprendre les besoins de la future mère de famille et lui faciliter l'accomplissement de sa tâche !

Ce ne sont plus des paroles vides et vaines, proclamant aux quatre coins du ciel qu'il faut avant tout être pratique dans l'éducation des filles, ce sont des faits, des actes, ce qui vaut incomparablement mieux.

Il en est qui, au début, ont critiqué ces innovations. Mais les résultats obtenus ont bien vite imposé silence aux détracteurs ou aux rieurs, et ils ont dû reconnaître que les nouveaux systèmes ont parfois du bon.

Si seulement les mères, soucieuses de leurs devoirs, envoient nombreuses leurs filles à ces cours, il semble que l'aisance, la prospérité se glisseraient avec l'économie dans le sein des familles.

Il faut espérer que des cours semblables s'établiront aussi dans les campagnes où ce côté pratique de l'éducation des jeunes filles laisse encore à désirer.

Dans l'éducation de la jeune fille, on ne saurait trop s'occuper des travaux à l'aiguille, si profitables, et auxquels elle doit être exercée de bonne heure. Il y aura peu de temps mieux employé que celui-là. Les travaux à l'aiguille jouent un rôle important dans la vie de la femme. Ils se trouvent en parfaite harmonie avec les goûts et les aptitudes de la jeune fille. Ils sont pour elle une distraction agréable et utile. Ses doigts de fée confectionnent ces mille petits riens, ces délicieux ouvrages de fantaisie, dont elle fait des surprises à ses parents et à ses amies.

A l'ouvrière, ils permettent de gagner sa vie d'une façon honorable, à la mère de réaliser des économies sérieuses. Grâce au talent et à l'habileté de la ménagère, les vêtements du mari et des enfants, toujours propres, soigneusement rapiécés, durent plus longtemps ; les effets devenus trop étroits ou trop courts pour les ainés se transforment en jolis costumes pour les plus jeunes ; ce qui est passé de mode reprend une nouvelle forme ; le linge, reprisé avec soin et bien entretenu, se conserve mieux.

Pour la femme riche, les ouvrages à l'aiguille sont un palliatif contre l'ennui une occasion d'être utile au prochain, un moyen ingénieux et délicat de faire la charité.

Heureuse la femme qui aime l'aiguille et qui sait s'en servir adroitement !

Si l'institutrice est, avant tout, éducatrice, l'enseignement des travaux à l'aiguille, lui fournira une excellente occasion de donner aux élèves la justesse du coup d'œil, l'habileté et la précision dans le travail. Il lui sera aussi un excellent moyen de leur inculquer l'habitude de l'activité, le goût du beau, de l'ordre et de la propreté, ces modestes vertus qui, jointes à l'amour du devoir, garantissent le bonheur du foyer domestique.

En considérant le but de l'enseignement des travaux manuels, on comprend toute l'importance que l'institutrice doit y attacher. Concourir au bonheur et au bien-être matériel et moral de la jeune fille, de la famille et de la société, est certainement une œuvre digne d'attirer toute son attention et de stimuler son ardeur et son zèle.

Et surtout qu'on n'aille pas considérer ces modestes travaux comme avilissants !

« Chez les peuples les plus civilisés, dit Mgr Dupanloup, les femmes, les princesses mêmes, s'occupaient aux travaux manuels. Alexandre-le-Grand montrait avec complaisance les habits que ses sœurs lui avaient faits. »

Auguste, le grand empereur, ne portait d'ordinaire que ceux qu'avait confectionnés pour lui, sa femme, sa sœur et ses filles.

Puis Marie apparaît comme le type parfait de la femme forte. Dès son enfance, retirée dans le temple, elle partage ses

journées entre le service de Dieu, l'étude des Saints Livres et le travail des mains ; plus tard, épouse de l'artisan de Nazareth et mère d'un Enfant-Dieu, on la voit travaillant le lin et la laine et préparant des vêtements pour elle et pour les siens. Désormais, comme Marie, la vierge et la mère chrétiennes placeront au rang de leurs principaux devoirs ce travail assidu.

Heureuse habitude qui traverse les âges et s'étend dans tous les pays, encouragée par l'exemple des femmes illustres et les recommandations des législateurs les plus éclairés ! Charlemagne, lui-même, ne voulut-il pas qu'on apprit à ses filles les travaux manuels « afin, disait-il, qu'elles évitent l'oisiveté et se prémunissent contre les coups d'une fortune adverse. »

Voici comment s'exprime, en écrivant aux dames de Saint-Cyr, M^{me} de Maintenon, qui voyait, sous les dernières années du règne de Louis XIV, presque toutes les jeunes femmes de la cour passer leur vie au jeu, au plaisir, aux conversations inutiles : « Cherchez, dit-elle, mille inventions pour faire aimer aux jeunes personnes les ouvrages à l'aiguille. Conservez-leur le goût de ces ouvrages ; vous ne pouvez leur inspirer rien de meilleur. »

Et, appuyant ses conseils de l'autorité de son propre exemple, elle termine une de ses lettres par ces mots : « J'ai tant filé aujourd'hui que je ne puis plus écrire. »

Elle les estimait à leur juste valeur, Marie-Thérèse, la grande impératrice, quand elle voulait qu'on enseignât aux jeunes filles dans les écoles de ses Etats, le tricot, la couture et tout ce qui est convenable à leur sexe.

Il était réservé au XIX^e siècle de voir se produire dans l'organisation scolaire, un mouvement général en faveur des travaux à l'aiguille. Dès 1806, Pestalozzi se mettait à l'œuvre dans son établissement d'Yverdon, voulant que les ouvrages manuels occupassent en grande partie le temps de ses élèves. Et, depuis lors, pédagogues, philosophes, moralistes et hommes d'Etat ont élevé la voix pour encourager les efforts déjà réalisés et pour faire ressortir de plus en plus l'importance des travaux manuels dans l'éducation et dans la vie de la femme.

L'institutrice apportera donc tous ses soins à l'enseignement de cette branche. L'intuition en sera la base. Toutes les leçons seront collectives, sagement graduées. Les travaux utiles, d'une application constante dans la vie, comme le tricot, la couture, la coupe, le raccommodage, y tiendront le premier rang. Aux travaux de luxe ou de fantaisie on n'accordera qu'une place secondaire.

Et ainsi, les leçons d'ouvrages manuels ne mériteront plus le reproche de ne pas répondre aux besoins des familles, qu'on leur adressait autrefois, à juste titre d'ailleurs.

IV. Ordre, propreté, économie.

Sans les trois vertus domestiques d'ordre, de propreté et d'économie, tout va à la dérive dans la famille, et les plus belles fortunes sont gaspillées.

Sans doute, c'est dans le sein de la famille que l'enfant prendra les meilleures habitudes d'ordre, de propreté et d'économie. Mais l'institutrice n'a-t-elle rien à faire sous ce rapport ? Son influence bienfaisante peut s'exercer aussi en ce point.

L'ordre est une qualité indispensable à la ménagère. Comme on estime la femme de qui on peut dire : C'est une femme d'ordre ! « Elle vaut mieux qu'un trésor, » dit Fénelon, et sans elle l'aisance est impossible dans la famille. C'est la providence du foyer domestique et on dirait que, sous son souffle, comme sous celui du printemps, les objets flétris par un long usage rajeunissent et procurent encore un doux bien-être qu'on n'attendait pas. »

Pour développer chez les jeunes filles cette précieuse qualité, l'institutrice les accoutumera :

1^o A faire chaque action en son temps. Que les exercices de la classe s'accomplissent ponctuellement au moment fixé : à telle heure, la récréation, à telle autre, l'étude ;

2^o A donner une place convenable à chaque chose et à la remettre toujours à cette place.

Elle exposera les inconvénients du désordre et les avantages de l'ordre, mais plutôt sous forme de récits, d'histoires, d'où ressortira avec toute évidence la morale en vue. Ces récits où l'enfant négligente sera montrée sous le jour le plus défavorable, où l'on fera bien voir les mauvaises suites de son défaut, frapperont l'esprit des élèves et seront plus salutaires peut-être que tous les préceptes.

L'institutrice veillera à la propreté de la salle d'école. Puis elle exigera que les enfants soient très soignées en leur personne comme dans leurs vêtements. Une fillette se présente-t-elle en classe avec des mains malpropres ; son visage n'a-t-il pas ressenti les salutaires influences d'une lessive quotidienne, amenons-la à rougir de ce manque de soin. Ce ne sera pas difficile, car il existe dans le cœur de toute fille, si petite soit-elle, un fonds de vanité qu'on peut employer pour son bien.

On la compare à ses compagnes toujours proprettes et gentilles ; on lui fait comprendre combien elle est peu agréable dans cet état négligé ; on la loue, lorsque poussée par ces instances, elle est venue à l'école bien propre. Mais, si tout cela ne sert à rien, — c'est toutefois peu probable — il faudra forcer l'écolière à se laver à l'école même. Alors la honte, l'humiliation fera ce que n'ont pu faire les exhortations et les remontrances ; l'enfant pensera que, puisqu'il faut se laver, de gré ou de force, à la maison ou à l'école, la première alter-

native est encore la meilleure ; elle en prendra l'habitude et le but sera atteint. Exigeons aussi une grande propreté dans la tenue des livres et des cahiers.

De plus, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, apprenons à nos élèves à estimér grandement cette demi-vertu qui entretient la santé, taudis que la malpropreté est pour le corps ce qu'est la rouille pour le fer : elle l'use et le détruit.

L'ordre suppose essentiellement l'économie ; celle-ci ne saurait exister indépendamment de celui-là. L'économie n'est que l'ordre et la mesure dans les dépenses. Une sage économie produit l'aisance, conserve la fortune et quelquefois y conduit. Mais, pour l'économie comme pour l'ordre, ce sont les enseignements de la mère qui sont les plus fructueux et il est douteux que l'institutrice obtienne un résultat bien satisfaisant si les parents n'ont pas souci de ce côté de l'éducation de leurs filles. Car ce sont là des notions qui doivent s'appliquer à tout instant, sur les matières les plus diverses, et dans les circonstances favorables, conditions qui ne se rencontrent guère que dans la famille.

Pour inculquer à ses élèves, autant qu'il est en son pouvoir, cette si désirable qualité, l'institutrice profitera surtout des leçons d'ouvrages manuels et d'économie domestique qui s'y prêtent admirablement. Elle les accoutumera à ne rien laisser perdre, à ne pas gaspiller le matériel qui leur est confié. Elle leur enseignera la manière d'employer le moins d'étoffe possible, à ne pas faire d'achats inutiles, etc.

Il serait à désirer que l'économie fût enseignée, non seulement par la théorie, mais par la pratique, en familiarisant les élèves avec tous les détails des soins domestiques. Il n'y a même que la pratique qui puisse donner du charme à ce genre de leçons. Dans certains pensionnats, ces leçons pratiques sont en usage. Mais, quand il s'agit de l'école primaire, ce souhait ressemble fort à une utopie.

V. Part des facultés intellectuelles.

Notre jeune fille, il faut l'avouer, possède déjà bien des qualités solides.

« Ne crains rien, futur époux, elle saura te soigner, te dorloter le mieux du monde, ta gentille ménagère ; tu vas pouvoir savourer des repas exquis — ô combien ! — et ta maison sera dirigée à la perfection. »

Ici s'élèvera peut-être une objection ; il y a des gens qui vivent d'objections comme on vit d'air !

« Mais, votre mère de famille, elle aura sans cesse le nez dans ses casseroles, et son esprit n'ira pas plus loin que les simples occupations du ménage ? Ce sera une femme terre à

terre, une femme pot-au-feu, qui ne se permettra jamais la moindre échappée dans le champ de l'esprit, dans le domaine brillant de l'imagination, si capable, cependant, d'embellir la vie, d'y faire éclore quelques fleurs !

Patience ! et vous allez voir combien immérité est ce reproche, car nous arrivons à ce point capital : la part à donner, dans la formation de la jeune fille, aux facultés de l'intelligence, spécialement à l'imagination et au jugement.

En effet, l'éducation de la femme serait inachevée si l'on n'avait pas corrigé et dirigé son imagination, cultivé sa raison et développé son bon sens.

L'imagination tient de très près au sentiment du beau. Or, la femme aspire le beau par toutes les puissances de son âme. Elle se laisse en quelque sorte gouverner par l'imagination ; son esprit et son cœur semblent résider dans cette faculté brillante ; elle n'est guère convaincue, elle est entraînée ; elle ne raisonne pas, elle admire ; elle ne voit pas, elle s'extasie. Son âme s'ouvrira au bien pourvu qu'il revête une forme gracieuse, car sa nature ailée se plaît à voltiger dans des régions de poésie. Elle consent à jouir du vrai, oui ; mais, d'abord, elle veut le beau.

Ah ! l'imagination est une faculté brillante ! C'est la faculté créatrice ! Mais que de pauvres jeunes filles, que de faibles femmes se sont laissé entraîner par des rêves dorés, et combien dont la vie n'a plus été qu'une longue erreur et un vil mensonge ! L'imagination leur a inspiré du dégoût pour leur position ; elles rêvaient un idéal, et l'humble vie de famille les a ennuyées ; alors elles se sont épuisées en vagues aspirations et en douleurs chimériques, en extravagances de paroles et d'actions, et, en somme, leur imagination a été leur bourreau.

Ces déplorables conséquences d'une imagination égarée ont fait réfléchir et l'on s'est demandé :

Faut-il cultiver l'imagination ou faut-il l'étouffer ?

Mais le Créateur nous a-t-il donné une seule faculté pour que nous l'étouffions ? Avons-nous un talent qui ne doive prospérer ? Qu'on ne s'y méprenne point ! Parmi les dons divins, le moindre est utile et ne peut être négligé. Donc, étouffer l'imagination, ce serait agir contre la volonté divine. Autre chose est de cultiver sagement, de diriger, de développer, de régler l'imagination, autre chose, de la surexciter ou de l'éteindre. D'ailleurs, les facultés de l'enfant ne s'arrachent pas comme la mauvaise herbe des champs ; elles demeurent, croissent en dépit de nos efforts et elles produisent des fruits encore..., des fruits sauvages et tristement amers.

Mais, hâtons-nous de le dire, cette disposition qu'a la femme de donner libre cours à son imagination, et qui est souvent le principe de ses écarts, peut être aussi la source de belles vertus. L'imagination étant le foyer de l'enthousiasme, enflamme souvent nos âmes d'un saint amour pour le bien, nous inspire de

l'ardeur pour les actions nobles, de l'horreur pour le mal et nous facilite l'accomplissement du devoir. L'imagination nous rend encore plus sensibles aux peines de nos frères et nous aide à supporter les tristes vicissitudes de la vie par des regards d'espérance vers le ciel ; elle contribue donc au charme de l'existence ; elle est très précieuse. Loin de nous l'idée de l'étouffer dans l'âme de la jeune fille ! Cultivons-la, mais ne lui donnons accès qu'à ce qui est beau, vrai et bien à la fois. Veillons sur ses mouvements ; rien de souillé, rien qui déprave le cœur. Ne l'abandonnons pas à ses propres caprices ; soumettons-la toujours à la raison. Après cela, toute crainte est puérile, la faculté créatrice se déploie dans des régions pures.

Résumons. L'éducation doit, selon les cas, exciter l'imagination ou la modérer ; elles doit rechercher les moyens d'y parvenir et les objets qui sont de nature à se prêter à des exercices salutaires.

L'école primaire offre un grand nombre d'exercices précieux, dont dispose également l'enseignement supérieur en des proportions croissantes.

C'est l'histoire, avec ses récits dramatiques, nobles, touchants ou terribles. Elle contribue puissamment à orner l'imagination.

Et les sciences naturelles, que de merveilles elles nous présentent ! La nature est un livre admirable. Puissent les enfants apprendre à y lire ! Cette végétation luxuriante, cette diversité de fleurs, ces oiseaux dans le feuillage, tout, dans la nature, épanouit notre âme, épure notre intelligence, élève nos sentiments.

Les leçons de langue nous fournissent mille occasions de développer l'imagination. La lecture particulièrement est un excellent exercice. L'institutrice doit choisir pour son jeune auditoire des pages d'un goût exquis. On comprend combien le choix du livre de lecture est important : les morceaux qu'il renferme ne doivent rien laisser à désirer au triple point de vue de la pensée, du style et de la morale.

Ici, il y a lieu de dire un mot au sujet des histoires que l'institutrice peut raconter aux enfants. Rien ne leur plaît comme les récits ; profitons de cet attrait. Fénelon, M^{me} de Maintenon, Mgr Dupanloup, tous les pédagogues distingués, sont unanimes à reconnaître l'utilité des histoires. Que l'institutrice en raconte donc aux enfants, en guise de récompense ; qu'elle raconte avec goût, avec discernement. Que ses récits soient vrais. Point de rêves chimériques, de contes à faire peur, mais des récits simples, suaves, empruntés à la Bible, ou bien des récits ayant rapport à la vie de famille et dont la morale offre à la volonté de l'enfant un heureux côté pratique.

Reste une branche, la plus importante peut-être pour exercer la faculté en question : le style. Le style est l'expression de nos pensées et nos pensées sont l'écho de nos sentiments. Si le sentiment est beau, la parole est belle. Que l'éducation soit

foncièrement chrétienne et les jeunes cœurs apprendront tout d'abord à bien sentir, à bien penser. Après cela, ce sera chose aisée que d'enseigner à l'enfant la manière de revêtir d'un corps les images qui se déroulent dans le petit monde de son intelligence. Les exercices deviendront de plus en plus étendus, à mesure que la jeune fille avance en âge et en progrès. L'institutrice ne saurait les préparer trop soigneusement.

Tous ces exercices se feront avec sagesse et dans une juste mesure et ils n'exerceront une salutaire influence que lorsque l'imagination est assujettie à la faculté prépondérante : le jugement.

Un jugement sain et droit sera le meilleur guide de la femme dans toutes les circonstances de la vie. L'acte du jugement a une supériorité incontestable sur toutes les autres opérations de l'intelligence, Bossuet appelle le bon sens « le maître de la vie humaine ». Un autre auteur a dit que la raison faisait le bonheur des familles.

C'est donc là la qualité maîtresse ; celle-là acquise appellera toutes les autres et si nous parvenons à former le bon sens, le jugement de la jeune fille, son bonheur est assuré et son éducation achevée.

Institutrices, c'est ici qu'il faut redoubler de zèle, si c'est possible, car c'est la chose la plus importante. Inspirons à nos jeunes filles des idées saines, un jugement droit, et nous aurons plus fait pour le bien de la société que les grands philanthropes.

Et, à ce point de vue, notre influence peut être considérable. Ecouteons plutôt Fénelon :

« De toutes les facultés qu'on voit dans les enfants, dit-il, il n'y en a qu'une sur laquelle on puisse compter, et c'est le jugement ; il croît toujours avec eux, pourvu qu'il soit bien cultivé. »

Quels sont les moyens de développement dont l'institutrice dispose ici ?

Toute exercice qui enrichit l'intelligence de l'enfant d'un certain nombre d'idées, l'habitue par là même à considérer à observer, et forme le jugement. Dans tous les exercices, l'essentiel n'est pas de meubler la mémoire d'une foule de mots nouveaux, mais bien de faire penser l'enfant. Que l'institutrice ne perde jamais de vue ce grand principe : qu'elle-même ne peut et ne doit pas tout dire, qu'elle doit faire trouver et juger.

Toutes les branches de l'enseignement servent au développement du jugement : ici l'on peut faire argent de tout. Comme la religion est précieuse pour former le jugement moral ! Et les exercices de langue, comme ils forment bien toute espèce de jugements, théorique, pratique, intellectuel et moral ! Et l'histoire, aux leçons profondes et éloquentes, qui par les faits du passé, donne à juger du présent et de l'avenir. Utiles et abondantes ressources ! Sachons y puiser !

Toutefois ces exercices, si nombreux et si fréquents soient-ils

sont insuffisants. L'institutrice profitera de toutes les occasions pour former et développer le jugement, pour le rectifier et le fortifier. Tantôt c'est un récit qui circule de bouche en bouche, une nouvelle que se content les enfants, un accident, un malheur, un bonheur inattendu ; tantôt, c'est une discussion légère, une action faite par l'une d'elles, un trait de malice, une réflexion qui pique, un acte de bienfaisance, ou encore un fait, un objet intéressant qu'on rencontre ; l'institutrice dévouée et sage s'empare de tout cela, et aux heures de récréation, mieux encore qu'aux heures de classe, pour former le jugement de ses élèves.

Elle aura soin de faire discerner l'essentiel dans ces jugements, invitant les enfants à la réflexion et ayant surtout en vue le bien ou le mal moral qui peut en résulter.

Plus on commence jeune, plus la formation du jugement est facile, car ces jeunes coeurs ont, d'après l'expression de Mgr Dupanloup « une flamme vive et aimable, une sorte de fraîcheur et de virginité d'impression et d'enthousiasme pour le bien qui s'affaiblit avec les années ».

Voilà pourquoi il faut que l'enfant n'entende rien que de raisonnable. M^{me} de Maintenon, l'éminente éducatrice, disait : « Il faut parler à une fille de sept ans aussi raisonnablement qu'à une de vingt ans. »

En effet, dès l'âge le plus tendre, les petites filles sont généralement raisonnables. Quel dommage alors de venir gâter ces jeunes intelligences en leur présentant les choses sous un jour faux, sous prétexte de se mettre à leur niveau. Citons encore cette parole de M^{me} de Maintenon : « Il faut entrer dans les divertissements des enfants, mais il ne faut jamais s'accommoder à elles par un langage enfantin, ni par des manières puériles ; on doit, au contraire, les éléver à soi, en leur parlant toujours raisonnablement ; en un mot, comme on ne peut être ni trop, ni trop tôt raisonnable, il faudrait accoutumer les enfants à la raison, dès qu'elles peuvent entendre et parler, d'autant plus que la raison ne s'oppose pas aux plaisirs honnêtes, qu'on doit leur permettre, qu'elles désirent et dont leur âge a besoin. »

Pas d'exagération non plus, d'aucune sorte, si l'on veut former chez l'enfant un jugement droit et sain. Que les institutrices prennent bien garde, par exemple, de ne mettre aucune proportion entre la gravité d'un délit et la sévérité du châtiment. Ne jetons pas feu et flammes pour une bagatelle, pour un petit défaut d'attention, une étourderie. Que ferions-nous ensuite, lorsqu'il s'agirait de réprimander, de châtier, un enfant gravement coupable, à qui il faut inspirer l'horreur du mal ? Rien de plus, peut-être, et l'enfant n'apprendra pas à discerner entre un acte vraiment coupable et une faute légère, amenée par sa vivacité.

Quand les élèves quittent l'école, l'essentiel n'est pas que leur mémoire soit ornée d'une foule de connaissances purement

théoriques, non ; l'essentiel est qu'elles soient judicieuses, capables de continuer elles-mêmes leur instruction et leur éducation. Il faut surtout qu'elles soient préparées à la vie réelle et commune, qu'elles soient douces, pieuses, modestes, intelligentes et actives. Et ce qu'elles doivent fuir alors comme un mal excessif, c'est l'oisiveté qui engendre la légèreté. C'en est fait de l'influence du jugement pour peu que l'on permette à la folle du logis d'errer selon ses caprices. Pauvres femmes que celles qui se nourrissent de chimères. Préservons nos élèves d'un pareil malheur, et, pour les en préserver plus sûrement, mettons-les en garde contre les mauvaises lectures. L'imagination et le jugement n'ont pas de plus grand ennemi.

La lecture est un des plaisirs les plus doux ; c'est aussi un des meilleurs moyens d'orner son esprit, d'acquérir des connaissances, de s'instruire, en un mot. Avec un bon livre, la tristesse s'envole et les ennuis de l'existence disparaissent. Une bonne lecture rafraîchit l'âme, elle rend heureux.

La lecture est indispensable à la femme, quelle que soit sa condition ; aux jeunes personnes, aux jeunes maîtresses de maison en général, elle agrandit l'horizon des idées et enrichit l'intelligence en y versant le fruit de l'expérience ; aux jeunes filles de la campagne, aux fermières, elle offre un bienfait de plus ; elle prévient leur esprit contre les croyances superstitieuses qui règnent encore dans bien des villages.

Combien de personnes que l'âge ou la souffrance privent des plaisirs de la société et pour qui la vie serait un pesant fardeau sans le secours des livres !

Enfin, on ferait un volume si on voulait énumérer tous les avantages des bonnes lectures. Recommandons-les donc à nos jeunes filles, tâchons de leur en donner le goût. Mais disons bien vite, que si rien n'est plus utile, plus avantageux pour elles que de faire de saines et sérieuses lectures, rien n'est plus dangereux que d'en faire de mauvaises. Les mauvais livres contiennent un poison qui, peu à peu, s'infiltre en nous, gâte notre cœur, exalte notre imagination et fausse notre esprit. Ils accoutument à voir le monde à travers un prisme qui embellit tout, même le vice. La jeune fille qui lit des romans malsains est sur un chemin qui côtoie des abîmes. Cette lecture, au lieu de la préparer aux luttes sérieuses de la vie, lui fausse le jugement, la porte aux pensées extravagantes et aux rêveries folles.

« En s'accoutumant, dit Fénelon, au langage magnifique des héros de romans, les filles se gâtent, même pour le monde ; car tous ces beaux sentiments en l'air, toutes ces pensées généreuses, toutes ces aventures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde et qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend.

« Une pauvre fille, remplie du tendre et du merveilleux qui

l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros ; elle voudrait vivre comme ces princesses imaginaires qui sont dans les romans, toujours charmante, toujours adorée, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle de descendre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage ! »

Après ces éloquentes paroles, peut-on encore ajouter quelque chose sur la pernicieuse influence des romans ?

Il n'est pas en notre pouvoir, sans doute, d'empêcher la jeune fille de lire des livres qui lui seront préjudiciables ; mais nous pouvons, du moins, lui montrer le péril, et nous devons le faire. Peut-être, Dieu aidant, ne serons-nous pas la voix qui crie dans le désert.

VI. Qualités du cœur.

Voici notre jeune fille pourvue d'une instruction élémentaire suffisante. Elle est en possession de notions pratiques de cuisine, de repassage, de couture, d'ordre, de propreté et d'économie ; elle est capable d'exécuter d'une main habile tous les travaux de son sexe ; son imagination est contenue dans de justes limites, son esprit est sain, son jugement droit et sûr. A-t-elle bien tout ce qui lui sera nécessaire dans son ménage ? La tendance qu'on devait donner à son éducation est-elle complètement réalisée ?

Pas encore ! A cette femme, il faut en outre les qualités du cœur qui lui rendront le travail facile et la peine légère ; il lui faut les vertus, la piété surtout, qui lui apprendra à tout sanctifier, à tout faire avec plaisir et qui la consolera dans ses peines.

Mais, fidèle au plan que je me suis tracé, je me bornerai à parler, pour terminer, des trois vertus dont l'influence est la plus grande dans la famille, soit : la douceur, la modestie et la piété.

S'il est une vertu qui doit orner une épouse, une mère, c'est, sans contredit, la bonté, la douceur ; cette vertu convient surtout à la femme et devrait former la base de son caractère. Sans elle, les plus belles qualités du monde seraient de peu de valeur ; avec elle, toutes sont rehaussées et augmentées. Comment redire assez la salutaire influence de la douceur au foyer domestique !

Où le mari est doux ou il est plutôt emporté ? Est-il pacifique, tout va alors pour le mieux dans le meilleur des mondes. Encore ne faut-il pas que l'épouse, dotée d'une humeur acariâtre et grondeuse, vienne troubler la paix qui règne. L'époux a beau être doux ; dans la pauvre nature humaine, la patience a ses limites et la bonté, son terme, et si

celle qui devrait être l'ange de la famille, oubliant son rôle, se livre, pour les choses les plus fuites, à des transports de colère, à des récriminations, peut-être verra-t-on l'agneau se transformer en loup, ou tout au moins, s'il reste un agneau, fuira-t-il le logis avec horreur.

Ah ! qu'on y prenne garde, c'est le malaise, c'est la funeste discorde qui naissent ainsi ; c'est l'estime et l'affection qui s'évanouissent et se perdent sans retour !

Et si l'époux est emporté ! Si, à tout propos, le tonnerre éclate et la foudre tombe ? Peut-être serait-il bon de résister ? Peut-être, terrible, menaçante, faut-il faire face à l'orage et tonner à son tour ? Au nom du ciel, jeunes épouses, gardez-vous en bien ! ce serait la ruine et le malheur de votre famille ! La douceur remporte les plus éclatantes victoires, la colère perd tout et ne réussit jamais. La douceur calmera la colère du mari qui, trop prompte à s'allumer, s'éteindra d'elle-même, comme un feu sans aliment ; la douceur le fera réfléchir et rentrer en lui-même, alors que la résistance ne ferait que l'exciter et l'animer davantage ; la douceur vous conservera son estime, et, petit à petit, malgré lui, il subira le charme de cette vertu aimable, et il fera, pour se maîtriser, les plus louables efforts.

Ce n'est pas qu'on doive vous conseiller de tendre la gorge au couteau ; non ce serait par trop cruel et inhumain. Vous avez des droits ; sachez les faire valoir, les maintenir, sans les exagérer, avec une douce fermeté ; mais jamais rien d'aigre, ni dans vos actes, ni dans vos paroles, ô jamais ! Cette aigreur continue, comme une flèche empoisonnée, frapperait le cœur de votre époux, et c'en serait fait de l'amour conjugal ; le trait même tournerait sa fureur contre vous pour porter la désolation et le vide dans votre vie entière, blessant du même coup vos enfants qui, dans cette atmosphère sans cesse traversée par la foudre et l'orage, verront fuir bien loin de leur esprit, les pensées nobles, les idées généreuses, et sentiront mourir en eux l'élévation des sentiments et la noblesse du cœur.

Oui, la douceur est une vertu indispensable et il faut à tout prix l'inspirer à la jeunesse. L'institutrice y mettra tous ses soins et ne négligera aucune occasion de la faire acquérir à ses élèves. Il est assez difficile d'indiquer les circonstances précises et les moyens à employer à cet effet, les cas sont si variables et les caractères si différents !

L'institutrice devra, ici surtout, prêcher d'exemple. Si, à la moindre contrariété, pour une réponse peu satisfaisante, une étourderie, elle s'emportait, élevait la voix avec colère, les enfants finiraient par s'imaginer que c'est là une conséquence toute naturelle ; qu'une contrariété doit nécessairement produire ces mouvements de colère et croyez bien qu'ils ne suivraient que trop fidèlement ce déplorable exemple.

Il faut, au contraire, leur parler toujours avec bonté et dou-

ceur, et jusque dans les corrections ne se départir jamais de cette fermeté douce qui impose et inspire le respect.

En parlant à l'enfant, et surtout pendant les récréations, on peut lui inspirer aussi la vertu de douceur. Il existe des petites filles colères et rageuses à l'excès. Subissent-elles une légère contrariété, arrive-t-il qu'une de leurs compagnes fasse quelque action qui leur déplaise, aussitôt ce sont des cris, des protestations indignées ; on les voit, rouges de dépit, menacer, frapper du pied et se livrer à mille manifestations déplacées. Ce sont là des actes qu'il ne faut pas tolérer. Si l'on aperçoit une élève en proie à une colère violente qu'elle ne cherche pas à maîtriser, il faut tâcher de la faire rentrer en elle-même et rougir de cet accès de fureur. Parfois il arrive que l'élève n'écoute rien, et ne veut rien entendre, tant la passion chez elle est vivement excitée. Le mieux, dans ce cas, est de la laisser jusqu'à ce qu'elle soit plus calme et plus disposée à entendre la voix de la raison. Alors il faut lui parler un langage à la fois sévère et tranquille, lui faisant voir combien ce vice est hideux et comme une jeune fille qui s'y livre est laide et blâmable. Il faut employer des comparaisons saisissantes et dépeindre, sous son aspect le plus noir, ce défaut et ses suites ; puis, s'adressant au cœur de l'enfant, on lui fait comprendre combien est aimable une petite fille qui, douce et serviable, ne se querelle pas à tout propos et ne met pas son sentiment avant tout. On loue l'élève lorsqu'on la voit pratiquer un acte de douceur envers ses compagnes.

Pendant les récréations, lorsque les élèves jouent entre elles, il ne faut pas permettre que quelques-unes, plus autoritaires, dirigent tout à leur caprice, s'emportent contre leurs compagnes qui ne sont pas dociles à leur gré. Et surtout que les élèves douces et gentilles ne soient pas opprimées par les autres, autrement les enfants, toujours logiques, en tireront la conséquence qu'il vaut mieux avoir une volonté qui brise celle des autres, soutenir ses idées avec les arguments les plus violents, envers et contre tous, et se montrer dures et méchantes ; voilà ce qui leur paraîtra le moyen de faire leur chemin dans le monde.

Maintenons une égalité stricte entre toutes les élèves ; ne permettons jamais une parole colère, un geste de dépit, qu'elles se regardent toutes comme égales, qu'elles apprennent à se supporter les unes les autres. Il faut leur répéter souvent que la douceur est la plus belle qualité de la jeune fille, qu'elle seule l'embellit et la rend aimable.

Il est important de lutter, dès la première jeunesse, contre la vanité des jeunes filles. C'est là un défaut qu'elles apportent en naissant. Une petite fille de cinq ans se regarde déjà dans une glace avec une souveraine complaisance. Comme elle est heureuse lorsqu'on l'habille avec luxe ! comme elle se con-

temple, se sourit, s'admire ! Est-il besoin d'insister sur les suites d'un tel défaut ? L'enfant occupée de ces futilités ne prendra goût à aucune pensée sérieuse, et pour peu qu'on laisse croire et se fortifier ce défaut, un jour il arrivera qu'il sera impossible de le déraciner. Et devenue grande, épouse, mère de famille, elle n'aura aucun souci de ses sublimes devoirs. Toute son occupation sera de se parer et de plaire. Alors le ménage sera délaissé et les ressources de la famille gaspillées de la façon la plus déplorable. Au point de vue de la vanité dans les vêtements, l'institutrice n'a pas grande facilité pour la combattre. Elle pourra du moins faire entendre aux jeunes filles, comme le dit Fénelon « combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite et d'une vraie capacité est plus estimable que celui que l'on tire de ses cheveux ou de ses habits. »

Elle leur dira que la modestie, la simplicité, sont les vrais ornements d'une jeune fille. Elle-même leur donnera l'exemple de ces vertus.

Pour combattre l'orgueil et inculquer l'humilité, elle graverà dans la mémoire des enfants une suite de maximes empruntées à l'Ecriture ou à la doctrine des Saints, qui, faisant comprendre la sottise et l'injustice de l'orgueil, en montrent les suites et les châtiments, et, d'autre part, exaltant la vertu d'humilité, en représentent les avantages et les récompenses.

Il importe de bien choisir le moment et la manière d'attaquer ce redoutable adversaire. Ce serait tout perdre que de lancer directement le trait. C'est être sage que d'employer quelquefois pour le combatte, l'arme du ridicule. Mais, dans l'emploi de cette arme, soyons prudentes. Encore faut-il garder toujours la bonté du cœur. A travers l'humiliation infligée, laissons voir la charité qui nous anime.

« La piété est utile à tout. » Si l'on peut amener l'enfant à aimer Dieu et la vertu, son éducation sera parfaite. En parlant de douceur, de bonté, de modestie, autant de vertus indispensables à la mère de famille, on aurait pu dire que si elle possède la piété, ces vertus se trouveront aussi dans son âme, ainsi que toutes les autres qui lui feront un splendide cortège. La piété, c'est la base et le couronnement de toute éducation. Sans elle, nos peines seront inutiles et nos soins superflus. Et la femme que ferait-elle sans une piété éclairée ? Où puiserait-elle les lumières nécessaires pour la conduite de la vie ? Où irait-elle chercher des consolations dans ses peines ? C'est la piété, c'est la vertu seule qui la soutiendra dans le malheur, qui la préservera de l'abattement, plus à craindre que le malheur même.

La piété doit être assise sur des bases solides. Pour cela, il faut d'abord que les enfants connaissent bien la religion. Non seulement l'institutrice fera apprendre le catéchisme, mais guidée par une de ces « Explications du catéchisme » que tant

de prêtres zélés nous ont laissées, elle leur en expliquera chaque mot ainsi que le sens profond. Sans doute, un ministre du Seigneur est spécialement chargé de l'instruction religieuse ; mais il ne peut venir dans nos classes qu'une fois la semaine, de sorte qu'il est bien des choses à élucider pour ces jeunes intelligences. L'institutrice aura donc, sous ce rapport comme sous tous les autres d'ailleurs, des connaissances aussi développées et aussi profondes que possible, afin de pouvoir toujours répondre d'une manière satisfaisante à toutes les questions posées par ces jeunes esprits.

Mettons tout notre zèle à faire connaître et aimer Dieu ; c'est là le but, la fin de toute éducation comme c'est la fin pour laquelle nous avons été créés.

« Faire connaître Dieu, dit Mgr Dupanloup, c'est la préparation et le fondement de tout. Il faut faire connaître Dieu par une instruction solide et une foi éclairée. Pour cela, il faut parler à la raison et au cœur des jeunes filles, afin d'y établir des convictions profondes, lumineuses, capables de résister un jour à toutes les attaques du dehors, comme à toutes les tentations du dedans, capables de braver le respect humain, de mépriser la raillerie, de confondre le sophisme et assez fortes pour les faire persévéérer, jusqu'à la mort, dans les voies de la vérité, de la justice et du devoir, pour donner à leur vie le fondement solide d'une foi vive, réfléchie, inébranlable ; à leur piété, l'élément d'éternelle vérité qui, en aliment constamment la femme, à leur espérance, une certitude des récompenses divines qui leur adoucira les vicissitudes, les infortunes et les sacrifices de la vie. »

Outre l'enseignement religieux, nous disposons d'autres moyens généraux qui trouvent leur application dans tous les exercices de la journée et dans une foule de circonstances de la vie ordinaire.

D'abord nous rapporterons à Dieu toute vérité et toute étude. En histoire, nous montrerons l'action de la Providence, parfois visible, parfois cachée, mais gouvernant toujours et dirigeant les peuples et les nations vers leur destinée. En géographie, nous conduirons les enfants à l'école de la nature où tout parle de Dieu. En grammaire, nous donnerons des exemples qui se rapportent à la morale et qui forment la conscience.

Nous apprendrons aussi à nos élèves à sanctifier leurs moindres actions et toute leur vie, jusque dans les derniers détails, en travaillant constamment sous le regard de Dieu et en épurant de plus en plus leur intention.

Nous leur parlerons souvent de Dieu. Nous les habituerons à se rappeler fréquemment qu'Il est présent et qu'Il règne dans le cœur de chaque chrétien ; nous parlerons de sa grandeur souveraine et de sa parfaite justice. Nous nous efforcerons de leur inspirer une confiance illimitée dans la bonté infinie de Dieu et dans l'efficacité de la prière humble et fidèle.

Nous veillerons à ce que tous les exercices de piété soient bien faits. Ils ne seront point la récitation monotone d'une formule vide ; ils exprimeront, tant par l'attitude recueillie que par le ton de voix, un vrai hommage à Dieu et un sincère sentiment de religion.

Nous leur parlerons de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et des Saints, comme de personnes amies, toujours avec respect, mais avec une familiarité qui dilate le cœur. Ainsi les choses saintes pénétreront l'esprit et le cœur des enfants. Ils s'y accoutumeront comme au souvenir et à l'affection de leurs parents. Ils contracteront par là comme une seconde nature : la religion ne sera pas pour eux un vêtement extérieur, elle pénétrera jusqu'au plus intime de leur être.

Enfin, l'institutrice ne négligera rien pour inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice.

On le voit, la charge de l'institutrice est bien lourde, sa responsabilité énorme. Il faudrait qu'elle fût douée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, ornée de toutes les vertus. Ah ! qu'elle cherche à se rendre toujours de plus en plus digne de sa mission ! Que, sans relâche, elle augmente ses connaissances, qu'elle tâche d'acquérir ces vertus qu'il est de son devoir d'enseigner à l'enfance, et surtout, ô surtout, qu'elle s'adresse à Dieu, Il lui accordera les grâces nécessaires à l'accomplissement de sa noble mission.

Les efforts de l'institutrice ne sont pas toujours couronnés de succès ; je le sais bien ; ils échouent parfois lamentablement contre l'obstacle d'une nature perverse. Mais qu'elle ne se décourage pas ; c'est là l'exception. D'autres élèves, et nombreuses, se souviendront de ses conseils et les mettront en pratique. Et pour se consoler, pour se réconforter, qu'elle suive dans la famille l'élève qu'elle a formée sur les bancs de l'école et qui a profité de ses leçons.

L'esprit de cette jeune femme, épouse et mère de famille, est orné de mille connaissances utiles qu'elle sait employer pour le plus grand bien des siens. L'ordre, la propreté, l'économie, la santé, règnent dans sa demeure ; on reconnaît du premier coup d'œil la ménagère habile qui sait tirer parti de tout. Et son époux est heureux, car elle possède ces qualités du cœur qui la rendent mille fois plus aimable que tous les charmes du monde. Lorsqu'il rentre au foyer, accablé de fatigue, dévoré peut-être de soucis, elle sait le consoler, lui redonner le courage, le bonheur de vivre. Et les enfants sont élevés avec soin sous l'œil vigilant de la mère ; leurs mauvais penchants sont réprimés, leurs qualités développées avec amour, et tout ce que vous lui aurez appris, institutrices, à cette jeune mère, tout, elle le redira et l'apprendra à ses enfants qui grandiront en vertu, en science, et seront plus tard l'honneur de la société.

O l'admirable famille ! la femme forte, sereine et courageuse,

ne faiblissant pas puisque Dieu la soutient; l'époux, les enfant's, heureux par elle, la bénissant et l'aimant pour le bonheur qu'elle leur donne, et tous, travaillant et priant ensemble, avancent dans la vie, la main dans la main

Courage donc, institutrices de l'enfance, de la jeunesse! Marchons d'un pas résolu, dans la voie du progrès moral et matériel. Que notre ardent amour pour la naïve enfance, pour l'intéressante jeunesse nous anime et nous soutienne. Et si parfois d'écrasantes fatigues, d'amers déboires, nous accaborent, rappelons-nous ces consolantes paroles des Livres Saints et aspirons le rafraîchissant parfum qui s'en exhale : « Ceux qui en auront instruit plusieurs dans les voies de la justice brilleront comme des astres dans l'Eternité! »

Conclusions.

1^o La femme n'est pas née pour être l'apôtre de la science.

2^o Son plus bel attribut, sa seule gloire, c'est d'être une bonne épouse, une bonne mère de famille.

3^o Les soins hygiéniques sont de la plus haute importance dans l'éducation.

4^o L'institutrice aura soin que rien dans la classe ne puisse nuire à la santé de l'enfant.

5^o Elle enseignera à ses élèves les préceptes généraux de l'hygiène afin que, plus tard, elles puissent les appliquer avec fruit.

6^o Pour être en état de bien remplir ses devoirs futurs, la jeune fille doit posséder une instruction primaire suffisante

7^o Il serait à souhaiter que la jeune fille pût fréquenter encore une école secondaire pour compléter et mûrir ses connaissances générales.

8^o Il faut surtout donner à l'éducation de la jeune fille une tendance pratique et la rendre capable de tous les soins du ménage.

9^o Il faut organiser pour les jeunes filles du cours supérieur ou pour les jeunes filles émancipées de l'école, des cours d'enseignement *ménager*.

10^o Il est à désirer qu'on adjoigne à l'enseignement théorique de l'économie domestique un enseignement tout pratique.

11^o Il faut développer de plus en plus, à l'école primaire, les travaux à l'aiguille.

12^o Il faut inspirer aux enfants l'amour de l'ordre, de la propreté et de l'économie.

13^o L'enseignement des connaissances pratiques sous peine de le voir dégénérer en une éducation trop réaliste et terre à terre, doit laisser coexister le développement sain et harmonieux des facultés intellectuelles.

14^o Il faut développer chez la jeune fille les qualités du cœur ; la douceur, la modestie, la piété.

15^o Pour arriver à remplir dignement sa mission, l'institutrice s'efforcera d'agrandir le cercle de ses connaissances générales et pratiques et de croître elle-même, chaque jour, en science et en vertu.

Fribourg, le 3 mai 1899.

L. Zosso, *institutrice.*

